

# Confettis d'empire

## *Motif 8*

Né cette année-là dans les pétards de l'O.A.S., l'historien se souvenait qu'à la campagne, dans son enfance, à la fin des kermesses de village, tandis que l'ombre des soirs d'été s'avavançait en recouvrant les piailllements des hirondelles, attablés à l'écart dans leur habit du dimanche depuis longtemps froissé, la veste depuis longtemps tombée, la cravate dénouée, des hommes avinés, encore jeunes, se lamentaient sur ce qu'ils avaient été obligés de faire là-bas, leur tête ivre dodelinant, certains pleurant :

— Qu'est-ce qu'on est allé faire là-bas ? Nous avaient pourtant rien fait.

Et rien de plus. Il se souvenait des anecdotes de l'oncle parti tâter du commerce en brousse... du côté de Bikomimbo... avec les sauvages... Compagnie Pordurière du Petit-Congo... ou Togo... sous paillote... où se mêlaient les mots case, boy et toubab, où la vie semblait une partie de chasse chaque jour recommencée, la jeep hérissée de quelques fusils et de quelques amis rigolards et buveurs de whisky, pilotée par l'oncle en short, chemise impeccablement blanche et casque en moelle d'aloès, bondissant dans les marigots et faisant fuir des nuées de singes, la journée finissant par l'éternelle photo en noir et blanc, aux bords dentelés, montrant les mêmes amis rigolards, eux aussi en short et casque, leur fusil au pied ou tenu à l'épaule, un crocodile au ventre blanc jeté en paquet gluant à leurs pieds, quelques maigres corps noirs éparpillés autour, grimaçant dans le soleil couchant, tel un écho lointain de ces innombrables photos de chasses aristocratiques qui avaient accompagné l'aventure.

Et pas davantage. Il se souvenait des deux pages de l'album de sa grand-mère, du temps qu'elle était jeune fille, où posait un chic jeune homme asiatique, élégamment vêtu de blanc, accoudé à une fausse colonne cannelée d'un studio de la rue Catinat, avec une décontraction trop étudiée, ou bien le pied chaussé de cuir lustré avantageusement posé sur le pare-choc chromé d'une puissante voiture aux ailes arrondies, ou encore le visage surmonté d'une flèche ou d'une croix tracée au stylo parmi une rangée d'autres jeunes hommes, joyeux, en tenue sportive, une raquette de tennis à la main, elle aussi victime des ténébreuses lectures du marin travesti, la jeune institutrice, tentée d'aller porter là-bas l'évangile scolaire, laïque et obligatoire.

Et c'était tout. L'historien reprit consciencieusement le dépouillement des tables de *L'Exploration* dont le sous-titre, *journal des conquêtes de la civilisation sur tous les points du globe*, annonçait clairement le programme. Puis il sortit de la bibliothèque. Ce soir-là, sous l'emprise de ses obsessions scientifiques, la ville-capitale lui parut toute empreinte de ce passé, son île au milieu, fluctuat, avec la flèche de la chapelle du saint roi mort en croisade toujours dressée dessus, toujours là, au cœur de la république... le fleuve en bas, les remous noirs et argentés sur lesquels sillonnaient les bateaux mouches déjà éclairés, les flots qui avaient englouti quelques dizaines de proto-citoyens d'une nation qui n'existait pas encore, le 17 octobre, balancés par-dessus le parapet par la police tricolore, une plaque l'indiquait... en haut le ciel que devaient crever de leur coupole blanche, une nuit d'autrefois, les parachutes de l'opération Résurrection... plus loin à l'entrée des Tuileries côté pavillon de Marsan, à deux pas de la Jeanne d'Arc dorée qui luisait dans le soleil déclinant avec des reflets de nougat rose, il croisa derrière les grilles du jardin la masse déjà sombre d'un Jules Ferry de pierre lançant à la tribune également de pierre, pour l'éternité :

— Elle doit étendre son influence sur le monde, et porter partout où elle le peut sa langue, ses mœurs, son drapeau, ses armes, son génie.

Puis, il se rappela comment le philosophe exilé dans la ville-capitale, Walter Benjamin, mettant lui-même ses pas dans ceux du poète Charles Baudelaire, arpentant en flâneur la ville-capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, fut assailli par l'une de ses images dialectiques, un dimanche après-midi, dans le souvenir de la guerre du Rif et de ses fumeries de kif, place du Maroc où surgit la vision d'un paysage aride du Maghreb en allégorie de cet élan qui poussait la nation bleu-blanc-rouge à porter partout sa langue, ses mœurs, son drapeau, ses armes, son génie. Alors, c'est toute une géographie mentale qui sauta aux yeux de l'historien survolant le plan : autour de la place du Maroc gravitaient aussi la rue du Maroc, celle de Tanger, de Kabylie et un pas plus loin la rue René Caillé menait direct rue de Tombouctou, laquelle débouchait, au moins par les méandres de la psyché, sur les boulevards d'Algérie et d'Indochine. Le doigt sur le plan, suivant les rues, les avenues, les boulevards, il franchit ce Temple qui résonnait encore du fracas des courses menées par ces chevaliers errants conduits par ce moine exalté, Pierre l'Ermite, qui avait aussi sa rue, afin de délivrer Jérusalem des Sarrasins nichés passage du Maure et chantés dans les vers si sonores de l'épopée écrite au fond de sa prison par le poète italien dit Le Tasse, qui avait aussi sa rue. Et tout recommençait rue d'Aboukir, sur les bords du Nil, à l'ombre des pyramides, dans les flammes napoléoniennes et l'inauguration de cette armée d'Orient qui reprenait du service à chaque poussée vers l'est, jusqu'à l'Indus pourquoi pas ? Par leur nom posé en lettres blanches sur une plaque bleue, les rues de la ville-capitale dessinaient toujours, dans le cerveau des familles, par-delà ces portiques baudelairiens ouverts sur des cieux inconnus, baignés des feux du couchant au soir des embarquements, une géographie en lambeaux prise dans l'épaisseur de temps télescopés, où se reconnaissaient ces lignes de force qui portaient partout sa langue, ses mœurs, son drapeau, ses armes, son génie. Noms de pays, noms de villes pêle-mêle s'ordonnant en continents, ici fragments d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et tout au loin d'Océanie, ici la ville aux cubes blancs disposés en étage

au fond de sa rade, rue d'Alger, là cette autre ville au nom de film, rue de Casablanca, et plus loin survivaient même des pays disparus, n'ayant plus cours, dont le nom lisible sur la plaque mais rayé des cartes résonnait des sacrifices humains, du trafic des esclaves et de la religion vaudou, rue du Dahomey, ou bien cet autre au parfum d'opium, de trafic de la piastre et de femmes-enfants toutes nommées Mé lao li, lui aussi effacé, rue d'Annam, jusqu'à ce pont sur lequel les hommes du général Cousin-Montauban s'engouffrèrent avant de piller le palais d'Été, rue de Pali-Kao, jusqu'aux îles à sucre, place des Antilles, rue de la Martinique, rue de la Guadeloupe et cette place de Port-au-Prince où débarquèrent les cargaisons d'esclaves et la religion vaudou, tandis que là-bas, rue de Taïti, la reine Pomaré continuait de sourire dans l'éternité. Jaillissant sur ce théâtre des rues en avant-courriers de la civilisation sur tous les points, se croisaient les navigateurs, d'abord les grands anciens qui s'avançaient dans l'inconnu, l'amiral-prophète aux trois caravelles à la queue leu leu, rue Christophe Colomb, puis cet enfant du Tage parti découvrir de nouvelles parties, rue Vasco de Gama, chanté par Luis de Camões qui avait aussi sa rue, suivis d'autres marins portant perruque poudrée et qui firent surgir ce cinquième continent, une poussière de cailloux jetée sur l'océan, certains ne revenant jamais et inspirant au dandy de Balbec un cruel enchaînement confectionné de sa main sur ses paperoles, dans lequel se compénétraient les grands voyages d'exploration, les souffrances de l'amour, le cannibalisme et la géographie de la ville-capitale, à l'occasion d'une conversation entre Swann et le général de Froberville venu aux renseignements sur Mme de Cambremer jeune :

— *Dites-donc, Swann, j'aimerais mieux être le mari de cette femme-là que d'être massacré par les sauvages, qu'en dites-vous ?*

*Ces mots massacré par les sauvages percèrent douloureusement le cœur de Swann ; aussitôt il éprouva le besoin de continuer la conversation avec le général :*

— *Ah ! lui dit-il, il y a eu de bien belles vies qui ont fini de cette façon... Ainsi vous savez... ce navigateur dont Dumont d'Urville ramena les cendres, La Pérouse... (et Swann était déjà heureux comme s'il avait parlé d'Odette). C'est un beau caractère et qui m'intéresse beaucoup que celui de La Pérouse, ajouta-t-il d'un air mélancolique.*

— *Ah ! Parfaitement, La Pérouse, dit le général. C'est un nom connu. Il a sa rue.*

— *Vous connaissez quelqu'un rue La Pérouse ? demanda Swann d'un air agité.*

Puis ce fut au tour des explorateurs barbus de s'enfoncer le long des fleuves dans l'intérieur des continents et de prendre place sur les plaques bleues, rue Savorgnan de Brazza, l'idéaliste au doux regard, rue de la mission Marchand, le bouillonnant et malheureux héros du fâcheux incident de Fachoda, dans les parages de ce Nil qui conduisait sur les bords du lac Tanganyika où, perdu, abandonné de ses porteurs, malade, le docteur David Livingstone, qui avait aussi sa rue, se voyait apostrophé par John Rowlands Stanley :

— Doctor Livingstone, I presume ?

Après les apôtres missionnaires, les Las-Casas, les Charles de Foucauld, les Lavigerie, qui avaient tous leur rue, venaient en rangs serrés les guerriers, à commencer par cette rue du sergent Bobillot qui plongeait vers la place d'Italie en première victime, du moins parmi les officiers, d'une guerre décidée en catimini par le statufié des Tuileries devenu à cette occasion Jules Ferry-Tonkin, les voici bien alignés les glorieux soldats, les conquérants, les enfumeurs, les Thomas-Robert Bugeaud, les Louis Léon Juchault de Lamoricière, l'inventeur de la force noire, l'infatigable, le tempétueux Charles Mangin, la plupart sautant d'une guerre l'autre, tels des divas se produisant de capitale en capitale lors de tournées mondiales,

se réincarnant de génération en génération et perfectionnant leurs méthodes guerroyantes, comme des interprètes lyriques reprenant les grands rôles saison après saison, transportant leurs spectacles guerriers aux quatre coins, les Joseph Simon Gallieni, les Henri Joseph Gouraud, les Louis Hubert Gonzalve Lyautey, tous avaient leur rue et même leur avenue. Suivis les soldats, à peine le terrain dégagé par leurs exploits, des artistes qui en recueillaient au Salon une parcelle de gloire, les constructeurs des grandes machines orientalistes qui montraient à quoi ressemblait l'aventure, les Alfred Dehodencq, les Alexandre-Gabriel Decamps, les Eugène Delacroix, les Eugène Fromentin, et même ce Paul Gauguin qui hésita à planter son atelier des tropiques sur leurs traces, au Tonkin ou bien à Madagascar, tous avaient leur rue ainsi que quelques littérateurs, José Maria de Heredia, Pierre Loti, Victor Segalen, chargés quant à eux de malaxer la pâte littéraire qui entraînait les fils des familles et les jeunes institutrices construire des barrages contre le Pacifique.

Car il courait à travers les rues de la ville-capitale le récit aujourd'hui peu ou prou oublié des familles maintenant recomposées, distillé au creux des phrases, du début à la fin, la geste qui s'était infiltrée partout dans les fibres des pages, sous les descriptions, dans les situations, sortant même de la bouche des personnages du brellan littéraire du siècle dont aucun des trois n'a pourtant eu sa rue : tout d'abord le dandy de Balbec bientôt enfermé de la rue Hamelin, amoureux inconditionnel de sa langue-mœurs-drapeau-armes-génie, dont les périodes s'étagaient en collections de bibelots sonores ; ensuite le gamin du passage Choiseul devenu l'affreux de Meudon, amoureux déçu de sa langue-mœurs-drapeau-armes-génie, aux trois points de suspension qui aéraient son métro émotif ; enfin le mobilisé de Perpignan égaré dans la défaite, métamorphosé prix Nobel de la place Monge, aux phrases indéfiniment tenues dans le participe présent et qui fit entrer ainsi que toute sa génération sa langue-mœurs-drapeau-armes-génie dans l'ère du soupçon.

Tous les trois se succédant au bureau général de la littérature pour imprimer à un endroit ou à un autre le mirage d'une île qui aimait l'aventure.

Le premier, Marcel Proust, semant le mot Océanie ici et là au fil de ses trois mille pages comme un petit caillou lancé dans l'eau, cherchant ainsi dans les lointains, incidemment, la consolation aux premières souffrances amoureuses causées à son narrateur par Gilberte, le remède prenant ce nom, Océanie, un départ sans retour vers ces îles de délices, une promesse d'oubli, de rémission, de guérison, et le faisant revenir en vague de fond, le mot Océanie, au sujet de son dernier amour, Albertine ; transplantant aussi au milieu de la société du Grand-Hôtel le prétendu roi d'un îlot peuplé seulement de quelques sauvages et dont la maîtresse jetait des pièces de cinquante centimes aux gamins quand elle traversait la plage de Balbec pour aller se baigner ; ou bien encore mettant dans la bouche du baron de Charlus toute la morgue de la race :

— Ah ! Monsieur, vous faites allusion ici à un ordre de nomenclature où je n'ai rien à voir. Il y a peut-être une aristocratie chez les Tahitiens, mais j'avoue que je ne la connais pas.

Le second, Louis-Ferdinand Céline, bien sentimental, parfois même fondant guimauve et gardant au tréfonds de son cynisme universel un îlot de tendresse tout entier contenu dans des prénoms comme Robinson ou Virginie... les mers de Corail ! les Caraïbes ! une île, un presque rien... une poussière de mer... une île avec des arbres à triple barrière de récifs ! de la nourriture à gogo... un vrai éden avec des poissons volants partout et des perroquets qui chantent juste, avec des fleurs ! des volubilis géants ! et des kyrielles d'oiseaux-lyres ! des colibris ! une féerie perpétuelle... des ravissements à plus finir...

Le troisième, Claude Simon, lui-même né d'une île en forme de fruit à la chair molle et violente dissimulée à l'intérieur d'une écorce épineuse, un morceau d'Afrique détaché dans un océan peuplé de requins et de

poissons volants, Madagascar, où le personnage de sa mère avait accompagné le personnage de son père au terme d'infinies périphrases, d'interminables parenthèses, dans un au-delà paradisiaque et vaguement oriental quelque Éden quelque jardin à l'inimaginable végétation tout bruissant du cliquetis des palmes balancées, une île tropicale peuplée de nègres en péplum et de fleurs inconnues où elle, la mère, s'émerveillait aussi à regarder plonger les négrillons auxquels elle jetait des pièces de menue monnaie.

Tous trois avaient expérimenté en antithèse de ces sensations tropicales cet autre extrême, la guerre, plaçant dans leurs romans des officiers particulés, Robert de Saint-Loup-en-Bray, Céladon des Entrayes et de Reixach, capables de tisser des ordres à l'imparfait du subjonctif, une époque sur laquelle planait l'ombre de la première mondiale, les hécatombes, les sacrifices humains... les amis de l'enfermé de la rue Hamelin tombant au front, la mort de Saint-Loup... la gloire du maréchal des logis Destouches faisant la une de *L'Illustré national* suivie de la course hagarde de Bardamu sur les routes... le père du troisième, Henri, revenu de ses allers et retours tout autour de la planète et dont il ne resterait bientôt qu'une liasse de cartes postales, fauché par une balle aux premiers jours, en plein front, assis au pied d'un arbre dans son uniforme impeccable, sous un impeccable ciel bleu... toutes ces figures de chair bientôt personnages de romans, tandis que se détachaient à peine, loin sur la toile de fond, ces troupes venues des quatre coins... bien loin derrière ces officiers qui connaissaient, à vivre chastement sans doute à la belle étoile avec des Sénégalais qui faisaient à tout instant le sacrifice de leur vie, une volupté cérébrale, et que le narrateur pouvait admirer dans la ville-capitale, plaçant dans la bouche de Charlus, toujours lui :

— Est-ce que tout l'Orient de Decamps, de Fromentin, d'Ingres, de Delacroix, n'est pas là-dedans ?

Tout cela jusqu'à l'autre guerre, la deuxième mondiale, l'enfermé de la rue Hamelin s'étant entre temps guéri pour toujours de ses insomnies, son



visage blanc encadré par sa chevelure noire et sa barbe noire, tel que le montre dans son dernier sommeil la photo de Man Ray, alors les soldats tropicaux lancés à l'assaut de la bête immonde revinrent hanter les pages, les gigantesques sauvages aux joues balafrees de cicatrices rituelles amenés spécialement du Sénégal pour garder les voies aux abords des gares à l'arrivée des trains de permissionnaires, surveillés de loin en loin par des gendarmes et par des nègres gigantesques avec leurs dents éclatantes, leurs fusils baïonnette au canon... qui eux chichitaient pas, fonçaient, enculaient tout, Gouvernement, bergères, bonnes sœurs... se poignaient bien de l'avenir ! Coupe-coupe, sagaies, à la bonne heure ! rudimentaires... servez chaud ! l'armée Leclerc et ses Sénégalais coupe-coupe... ainsi courait le récit où surgissaient les visages à barbe carrée, à moustaches en croc, des officiers nommés Saint-Loup, des Entrayes, de Reixach, tous sortis de terrifiants climats, encerclés, assiégés, mourant de faim et de soif, dans des fortins de bambous ou de caillasse, certains de leurs camarades massacrés dans des embuscades ou sauvagement torturés, jaillissant d'un théâtre d'opérations l'autre sur la toile de fond indifférenciée de féroces sauvages, nomades et primitifs, sacrificiels et sensuels, voleurs et violeurs.

Dans son attente du document avec un grand d, celui qui indiquerait comme un index pointé à travers le temps cette césure par où ce qui est advenu se sépare de ce qui adviendra, l'historien avait exhumé du fond des réserves tant d'ouvrages que personne ne consultera jamais, parcouru tant de revues à l'actualité depuis longtemps fossilisée dans le papier, arpenté tant de séries numérotées, de mètres linéaires, ouvert des centaines de cartons, des milliers de dossiers aux feuilles tantôt molles et fondantes, tantôt craquantes et s'effritant en poussière, lui aussi découragé, se prenant la tête, ayant dérivé dans le soir du côté des galeries du Palais-Royal il pila net devant une vitrine à peine éclairée derrière les losanges métalliques du rideau baissé : il était là, minuscule, son portrait gravé

bordé de dentelures, son œil clair, sa brosse argentée, ses moustaches en croc, l'oreille forte, le nez légèrement écrasé et le corps sanglé dans l'uniforme, col serré, boutons dorés, baudrier ciré et médailles sur la poitrine, c'était lui, le Lyautey, encore lui, en timbre-poste cette fois, son effigie dessinée par les stries du burin sur la plaque de cuivre, recopiée de la photo du portrait-carte qu'il distribuait à ses visiteurs, son visage apparu à la surface du petit rectangle de papier dans l'éclairage d'un lampadaire à la vitrine de la boutique PHILATÉLIE – MONNAIES parmi les médailles et les vignettes dentelées ici rassemblées après avoir accompagné l'aventure en affranchissement des courriers échangés d'un continent l'autre, dans les flancs des navires des messageries maritimes ou dans ceux des avions de l'aéropostale, ensuite délicatement décollées des enveloppes ou des cartes de correspondance et fébrilement échangées dans les cours de récréation. De part et d'autre de cette femme tantôt rose, vert-gris, brun-lilas, bleue, rouge, violette, rouge-brun, outremer, olive, vert-bleue, vêtue d'une longue tunique aux plis moussus, les cheveux s'échappant d'un bonnet phrygien, flottant au vent, une main tendue en arrière dans le geste de semer, se déployaient les séries végétales évoquant de lointains paradis, les paysages de dunes arides, forêts grandioses, villages lacustres, cases de terre rondes à toiture de paille conique encadrées de bananiers touffus, les mosquées, le palais de la reine Ranavalona sur sa butte, le temple d'Angkor émergeant de sa verdure, lagons sur lesquels glissaient mollement dans le soleil couchant de frêles embarcations à balancier, les types humains de silhouettes enturbannées sur des chameaux ou dromadaires, de visages noirs taillés comme des masques, de jeunes filles en buste portant une calebasse sur la tête dans un geste qui relevait leurs seins, de chasseurs à l'arc et à la sagaie, de pirogiers athlétiques et rêveurs, de jeunes filles en paréo mollement allongées sur le sable, une fleur de tiaré rehaussant d'une trouée claire la masse sombre de leur chevelure ; suivis ces paysages et ces personnages des bienfaits de l'œuvre, effort, mise en valeur, alignant de part et d'autre des deux lettres

RF choisies dans une typographie classique, des tracteurs, des lignes à haute tension, des camions chargés de lourdes billes de bois, des rizières irriguées par des pompes à moteur, des locomotives, ouvrages d'art, laboratoires, écoles, hôpitaux, toujours un avion sillonnant le ciel. Toutes ces vignettes multicolores patiemment collectées et fébrilement échangées par les enfants au cours de prudents marchandages, ainsi que le raconta bien plus tard le futur prix Nobel, l'un exploitant les points de faiblesse psychologique de l'autre, liés au père disparu, afin d'obtenir le dix centimes bistre de Madagascar encadré de rose où était représenté un personnage coiffé du casque en forme de cloche à melon véhiculé en filanzane sur les épaules de quatre noirs :

— Alors, c'est comme ça que ton père se faisait porter ?

Au gré de l'aventure, toutes ces vignettes colorées et gommées, léchées ou bien encollées, pressées d'un doigt au verso de millions de vues photographiques imprimées en cartes postales confiées aux navires qui sillonnaient lentement les quatre océans vers les familles, comme si elles devaient condenser l'aventure tout entière dans leur rectangle de carton sur lequel l'œil devinait une mer étale, un palmier se balançant devant les nuages, les vagues ricochant contre les galets, les matières premières allant et venant à l'horizon, bien calées dans les flancs d'un paquebot immobile, traînant sans avancer dans l'air étouffant son immobile panache de fumée, tandis que dans un coin il se tenait accroupi, le natif, perdu dans son rêve d'éternité, fantomatique, telle était bien la scène, toujours identique, toujours la même malgré l'infinité de ses variantes sous l'apparence de paysages, monuments, types humains, vues folkloriques ou pittoresques, la même scène diffractée en un immense puzzle de millions de rectangles de carton grisâtres ou sommairement colorés, un mot griffonné au dos, envoyés tout autour de la planète à leur famille par des mâles œuvrant aux bienfaits, fécondant les terres et les peuples et les adressant à leur fiancée, comme dans les romans du rescapé de la route des Flandres, à chacune de

leurs escales sur les lignes d’Afrique, d’Asie, d’Amérique et d’Océanie : l’*Amiral Bragueton* qui n’avancait guère, se traînait plutôt, en ronronnant, d’un roulis l’autre, en proie à un ennui cosmique qui recouvrait la mer, le bateau et les cieux, ralentissant dans son jus, plus un atome d’air mobile, longeant la côte si lourdement, progressant dans la mélasse ; le *Latouche-Tréville* à bord duquel le petit homme frêle appelé à devenir l’icône de tout ceux qui se hérissaient contre le stade suprême quitta le quai des messageries maritimes au fond de la rivière de Saïgon pour devenir bien plus tard l’oncle Hô ; le *Capitaine Paul Lemerle* qui appareilla un jour de guerre, la deuxième mondiale, depuis la porte de l’Orient vers la statue de Joséphine à Fort-des-Trois-Couleurs avec à son bord une poignée de hérissés contre parmi lesquels l’ex-chef des jeunes gens rebelles, André Breton, et celui qui retournait vers la tristesse des tropiques dans la haine des voyages et des explorateurs, Claude Lévi-Strauss ; et aussi l’*Armand Béhic* qui saluait au passage du canal de Suez la statue de Ferdinand de Lesseps en traînant son panache de fumée immobile et qui ramena un jour, en provenance de Papeete, avant son départ définitif vers les îles, le peintre Paul Gauguin, l’éditeur de la carte postale *MESSAGERIES MARITIMES : l’Armand Béhec par grosse mer* ayant laissé échapper une coquille reprise par le romancier :

*Je m’embarque demain sur l’Armand-Béhec. Henri*

Avec les timbres les cartes postales maintenant rangées dans les albums ou ficelées en une liasse feuilletée, emmêlée dans un tiroir et que l’écrivain Claude Simon avait réécrite à sa façon dans l’enchaînement des participes présents et des parenthèses, bravant l’interdit autrefois lancé contre les descriptions par le chef des jeunes gens rebelles, l’anathème contre l’auteur qui en prenait de plus en plus à son aise et saisissait toutes les occasions de glisser ses cartes postales, ces millions de rectangles de carton léger, écailles arrachées à la surface de la vaste terre qui accompagnèrent l’aventure et voyagèrent au ras de l’eau pour aboutir dans une

échoppe du Palais-Royal à côté de quelques décoratifs soldats de plomb, de séries de timbres de collection et de monnaies et médailles anciennes.

L'historien reprit sa marche nocturne, un croissant de lune s'étant levé, jusqu'au carrefour de l'Observatoire, juste à côté de la Closerie des Lilas. Là, dans la lumière des lampadaires, se dressait un monument de bronze oxydé, pâli, autour duquel s'entortillaient des nudités éclairées par les phares des voitures, que l'historien identifia comme des personnifications du fleuve Rouge, de la Navigation, de la Gloire ou du Martyre, le buste verdâtre de ce lieutenant de vaisseau, Francis Garnier, celui qui avait perdu la tête au pont du Papier après avoir posé pour le photographe sur les marches d'Angkor Vat, son buste et ses cendres ici rapportées naguère, enfermées dans le soubassement de pierre. Il entra à la Closerie, s'assit, commanda une bière et s'enfonça dans une rêverie sur le peuple des statues autrefois pieusement vénérées aux fêtes rituelles, le 14 juillet, la musique militaire un peu en retrait, toute la société rassemblée sur une place bordée de végétaux aux palmes cliquetantes, dans l'envoûtement d'interminables discours aux mots grandiloquents aussitôt absorbés par l'air moite, avant dépôt d'une gerbe au monument aux morts, à distance quelques grappes d'indigènes, allant et venant, intrigués et placides, dans l'attente de leur heure, toutes ces statues de soldats, de missionnaires et d'administrateurs à la fin mutilées, détruites, déplacées, disparues ou discrètement rapportées vers la mère patrie avec les précieuses archives et tout ce qui pouvait être rapporté quand l'heure eut sonné, elles qui s'élevaient à dix ou douze mètres au-dessus des mers, qui balisaient les routes de la planète, finissant par se cacher, aujourd'hui relégué sur un quai, couché parmi des poutrelles de ferraille et des touffes d'herbe lui mangeant le visage, l'ingénieur Ferdinand de Lesseps qui se se profilait contre l'azur à l'entrée de son canal, en gilet, moustaches en croc, manteau rejeté en arrière, la main droite tenant un rouleau de plans et le bras droit s'écartant en un geste large de technicien visionnaire, tel que le découvrit le

poète Michel Leiris à son retour de Dakar-Djibouti, ayant alors subi son initiation d'ethnologue professionnel et notant : sur la jetée, la statue de De Lesseps, représentant le grand homme en habit noir, appuyé d'une main sur un long rouleau de papier qui descend comme une ceinture de flanelle défaite. Adieu à l'Afrique. Froid. Tristesse. Dégout d'être en Méditerranée. Ainsi dérivait-il mentalement d'une ruine l'autre, l'historien, jusqu'au parvis du musée d'Orsay où les massives personnifications en bronze des parties du monde étaient venues s'échouer, l'Europe casquée et cuirassée, un rameau d'olivier à la main droite, l'Afrique, sensuelle et primitive, l'Asie au corps oblong, le visage plat et serein, énigmatique, les Amériques, celle du nord le visage noble coiffé de plumes, celle du sud, assise, l'air méditatif, l'Océanie enfin, le visage aux traits épais, impénétrable, bronzes massifs rescapés de ces éphémères et monumentales constructions de pierre blanche à coupole de verre tenues par de gigantesques charpentes métalliques qui transfiguraient périodiquement les entrepôts industriels et commerciaux en féeries grandioses afin de manifester aux yeux de tous les vivants la puissance de sa langue-mœurs-drapeau-armes-génie, ces allégories des continents échappées de l'ancien palais du Trocadéro érigé dans l'ivresse d'une exposition universelle, d'inspiration vaguement mauresque, au sommet duquel se haussait, pile au centre, loin au-dessus des statues des continents disposées dans les quatre directions, la Renommée avec ses ailes et trompette, palais du Trocadéro dont Michel Leiris parcourut bien plus tard les débris avec intérêt, à plusieurs reprises, lors de sa démolition pour faire place au nouveau palais qui abriterait le musée de l'homme avec son grand h, le poète-ethnologue ayant alors lui-même atteint l'âge d'homme, dénichant la Renommée de bronze ou de cuivre doré affalée dans un coin, tombée dans la poussière. Renonçant à écouter les mauvais jeux de mots que continuait de lui souffler le dandy de Balbec à propos de ces îles Sandwich où furent dévorés plus d'un navigateur de beau caractère, James Cook ou La Pérouse, négligeant la grotte d'Ouvéa et la déportation de Toussaint-

Louverture, sur le *Héros*, il laissait toutes ces images s'agiter dans son bocal et dessiner le contour vide d'un visage, car c'était bien lui qui se trouvait au centre : l'absent. D'un côté, bien dessiné, s'avancé au singulier toujours le même personnage, le missionnaire, le guerrier, l'artiste, suivi de ses doubles, le commerçant, l'administrateur, le médecin, l'instituteur, le banquier, venu par la mer, s'enfonçant lentement sur l'eau boueuse vers l'intérieur à bord d'une chaloupe à vapeur, entre deux murailles de verdure, dans un effrayant silence percé de cris stridents, revenant sans cesse sur la scène porter la parole de Dieu, du roi, du Napoléon premier ou troisième ou de la mère patrie, l'opulente, l'abusive, la république, conduit par la providence pour hisser au faite d'une paillote le signe de la vraie foi et faire moisson d'âmes, amené sous les ordres de mission en colonne sous un ciel d'un bleu infini à la recherche d'insaisissables tribus insoumises, venu à l'aide d'une bourse d'État avec carnets de croquis, pinceaux, godets et couleurs d'aquarelle pour fixer les porteuses d'eau, les chasses au faucon, les prises de la Smala et les odalisques à culottes rouges... De l'autre, massé, tapi dans un coin, au pluriel, indistinct, sans-voix, sans-regard, figurant, marionnette, sans-visage, sans-nom, sans-pensée, pas même un masque à travers lequel aurait pu percer un son, une ombre :

— Où sommes-nous demandai-je.

— À Bambola-Fort-Gono ! me répondit cette ombre.

Le voici loin au fond le sans-mémoire, désormais incapable de remonter la tresse origine-du-verbe, ses mâts totémiques désormais muets, ses chants des pistes s'évanouissant dans le désert, ses récades enfermées au musée du quai Branly, ses *quipus* engourdis, ses bandes de tissu multicolores délicatement nouées aux branches qui parlaient aux esprits arrachées par le vent, les fiers mangeurs de chair humaine dévorés à leur tour par des forces jusque là inconnues : Dieu, armes, patrie, commerce et locomotive... accroupi dans un paysage de mer, de sable et de palmiers, plus

mort que vif, perdu dans son rêve, fiévreux, tutoyant ses ancêtres entre totem et tabou, immobile contre un mur en pisé, érigeant sa statue de sel sous la chicotte, parqué, indolent sous son chapeau de paille conique au milieu de ses petits carrés de riz, passant lentement, juché sur son âne, indifférent et fataliste, apathique, éternellement affamé, doux, lugubre, hors du temps, les genoux au menton dans cette posture simiesque qu'il partageait avec les enfants, une même simplicité gaie, naïve et soumise, complaisante et affectueuse, content de tout, plein de candeur, enrichissant la langue tricolore de substantifs nouveaux, rasta, bougnoule, nhaqué, boudin, capricieux tout de même et instinctuel aussi, toujours partant pour la contorsion grimaçante, la danse débridée, tam-tam, nouba, java, bamboula, tout entier livré aux brutales passions, aux féroces appétits, car elle se tenait là aussi, tapie dans l'ombre, l'allégorie nuptiale célébrant les noces de la raison d'Occident avec un grand r et de la sagesse d'Orient avec un grand s, les fiers conquérants enlevant ici ou là des mortelles avec l'insouciance de dieux descendus du ciel, célébrant le mariage, la Belle au bois dormant, la fiancée forcée, violée et abandonnée au milieu du désert, les conquérants repartant aussitôt pour de nouveaux exploits guerriers avant de se reposer le temps qu'un corps souple et docile, une nudité à peau cuivrée ou dorée se glisse sous la moustiquaire et s'ouvre dans la moiteur de la sieste comme un fruit mur. Le natif insoucieux du lendemain, s'allongeant au bord de la rivière et chantant, s'abandonnant mollement sur sa pirogue en regardant l'horizon, larvaire, attendant la métamorphose dans cette créature nouvelle nommée l'évolué, celui-là flottant entre des idées contraires, des principes moraux contraires, ballotté, errant, perpétuellement en manque, impuissant, mutilé, écartelé, comme cet autochtone du pays bigouden qui feignait d'avoir oublié sa langue et qui, revenu de la ville-capitale où il était devenu bureaucrate, se promenant au jardin avec son père, s'était écrié en marchant sur un râteau :

— Gast ar rastell !



Cet indigène au portrait impossible, son anonyme silhouette sans visage, grise, pâle, effacée, fondue dans le paysage en groupes hirsutes, farouches, demi-nus, vêtus de loques et outragés, sortis tout droit des temps d'avant, avec leur peau brûlée, leurs flèches, leurs arcs dérisoires, sur lesquels se penchait la mère tricolore abusive afin de les tenir sous le charme de ses adjectifs possessifs, nos ceux-ci et nos ceux-là, devant être sauvés de leurs mœurs effroyables, ces formes noires et gisantes, assises le dos contre des troncs d'arbre, s'accrochant à la terre, à demi visibles, indistinctes, dans la pénombre, dans toutes les attitudes de la douleur, de l'abandon, du désespoir, mourant à petit feu, malades et affamées, les noires, les sombres, les identiques formes nues, aux identiques cambrures, aux identiques crânes laineux, coulées, fondues à haute température dans un moule unique, entassées en vrac dans l'ombre verdâtre en victimes de la ronde du commerce et de la mort :

— L'horreur ! l'horreur !

Arnauld Le Brusq – *Confettis d'empire* (motif 8), 2009.